



Claire Tabouret devant le tableau *Muddy River* (rivière boueuse, 2018), 2,20 X 3 mètres.

CLAIRE TABOURET

Foules sentimentales

C'est elle qui a réalisé la sublime affiche du dernier Festival d'Avignon. En cette rentrée, pas moins de quatre expos lui sont consacrées. Dans ses toiles monumentales, Claire Tabouret peint des êtres en résistance, inquiétants comme dans les films de David Lynch, ou faussement ingénus comme les héroïnes de Sofia Coppola. Rencontre avec celle que tout le monde s'arrache.

PAR CARINE ROY

Lorsqu'elle a vu *Les Nymphéas*, de Monet, à l'Orangerie, Claire Tabouret a su qu'elle serait peintre. Elle avait 4 ans. Un souvenir inoubliable de petite fille enivrée par ces fleurs immenses. Une émotion si forte qu'elle tente de la retrouver à chaque fois qu'elle peint. À 37 ans, elle est au sommet. Il faut dire que sa cote a sacrément grimpée quand, en 2013, Agnès b. et François Pinault ont acquis plusieurs de ses toiles. Sa vocation d'artiste, elle la compare à une entrée en religion. Enfant et adolescente solitaire, née à Pertuis, dans le Vaucluse, de parents anglo-alsaciens, elle a grandi dans les quartiers nord de Montpellier (Hérault), avec une idée fixe : peindre. De 2001 à 2006, elle suit les cours des Beaux-Arts à Paris. Après avoir fait des boulots alimentaires pour pouvoir se consacrer à sa passion, elle participe à différentes résidences d'artistes. Depuis, elle a exposé avec Yoko Ono à la

Villa Médicis, à Los Angeles, Venise, New York et Shanghai. Libre et frondeuse, à l'image d'un de ses modèles, l'écrivaine-voyageuse Isabelle Eberhardt, elle aime lire et écrire dans une ancienne cabane de chercheurs d'or située dans le désert californien, et peint dans son atelier de 400 mètres carrés à Frogtown, friche industrielle de Los Angeles. Loin du tumulte...

CAUSETTE : Vous avez intitulé votre dernière exposition *I am crying because you are not crying*

(« Je pleure parce que tu ne pleures pas »). Pourquoi ?

CLAIRE TABOURET : Je me suis intéressée au corps-à-corps, à la relation amoureuse, à la douleur de la rupture. Elle peut transpercer un cœur d'une manière déraisonnable. J'ai eu l'envie folle de faire une exposition comme on ferait une chanson d'amour.

© M. ROSENTHAL

Il y a plein de chansons d'amour que l'on peut écouter quand tout va bien et qui peuvent nous arracher des larmes parce que cela évoque quelque chose, ça transcende la réalité du moment. J'ai peint des corps enlacés en m'inspirant des postures des lutteurs. Il y en a toujours un qui attire l'autre vers lui pour le mettre au sol et l'autre qui essaie de se dégager de cette étreinte. Ce mouvement se rejoue sans cesse. C'est la non-réciprocité d'un sentiment, la grande douleur de ce moment-là que j'ai voulu aborder.

Cette exposition vous a-t-elle été inspirée par votre propre histoire ?

C.T. : Dans mon travail, je ne peux pas peindre des choses qui ne me concernent pas. Je n'ai pas besoin de vous décrire ma rupture amoureuse... En vous disant que mon travail fait écho à ma vie personnelle, je réponds à ma manière à votre question. En regardant mes toiles, on comprendra mieux ce qui s'est passé et par quelles émotions je suis passée.

Parallèlement, vous allez exposer pour la première fois des sculptures en plâtre dans l'ancien atelier de Picasso, en Normandie...

C.T. : Je vais faire écho à certaines de ses œuvres, notamment au portrait de Dora Maar, *La Femme qui pleure*, qui est d'une douleur et d'une cruauté incroyables. Je suis moi-même une femme qui pleure, qui accepte les larmes et, en même temps, je suis aussi quelqu'un qui va saisir ses pinceaux, habitée par une émotion forte, et là, j'ai aussi un côté presque carnassier, vampire. Je souhaite donner une voix à cette femme et aussi

représenter ma lutte intérieure face à cette double identification au peintre et à son modèle.

L'une de vos toiles, *La Grande Camisole*, a été choisie pour être l'affiche du dernier Festival d'Avignon.

Qu'avez-vous voulu exprimer avec cette peinture ?

C.T. : Cette toile date de 2014, elle est exposée en ce moment à la Collection Lambert, à Avignon. Ce groupe est peint à l'échelle 1, c'est assez impressionnant. En reliant tous les personnages entre eux dans un seul et même grand habit, c'est une manière de peindre des liens invisibles entre les individus du groupe. Ces liens peuvent être à la fois des menottes, mais également quelque chose qui les renforce. Cette vague de tissu devient menaçante et le titre aussi est menaçant : *La Grande Camisole*. On est en face à face avec ces corps d'enfants debout. Seuls leurs regards dégagent une lueur, une intensité qui est comme un feu. J'aime bien ce contraste entre les corps figés et les regards qui brûlent.

Cette toile peut être aussi le reflet de votre enfance et adolescence. Vous habitez dans les quartiers nord de Montpellier et vous vous êtes toujours sentie différente, vous n'apparteniez à aucun groupe ni communauté...

C.T. : Aujourd'hui, j'ai compris que le groupe pouvait être destructeur et que la solitude dans laquelle je vivais était, en réalité, ma force. À la Collection Lambert, il y a une toile appelée *Sitting*. C'est un groupe de jeunes femmes assises, les jambes croisées ou serrées, toisant le visiteur. J'évoque comment on apprend aux petites filles à s'asseoir. C'est quelque chose que l'on reproduit, adultes, souvent sans s'en rendre compte. Quand je prenais le



L'affiche du Festival d'Avignon (ci-dessous) reprend l'immense tableau *La Grande Camisole 1*, toile de 2,60 mètres de haut. Ci-contre, *La Grande Camisole 2*, de 2,30 x 3,30 mètres.





Sitting (2016), à gauche, 2,30 x 3 mètres, « évoque comment on apprend aux petites filles à s'asseoir ». *Les Solitaires* (2011), ci-dessus, 1,80 x 2,50 mètres, est inspiré des barques des migrants. *L'Errante 1* (2013) à droite, 27 x 22 cm, représente l'écrivaine-voyageuse Isabelle Eberhardt.



→ métro à Paris, j'observais beaucoup. Les femmes serrent leurs jambes et les hommes ont tendance à les écarter. Derrière cela, il y a une question d'éducation, mais aussi politique. Cela pose la question de la place que nous occupons dans la société.

En 2011, vous avez été en résidence à la Friche Belle de Mai, à Marseille (Bouches-du-Rhône). Cette expérience vous a marquée. Vous avez réalisé une série de tableaux de barques de migrant-es...

C.T. : C'était aussi une période difficile dans ma vie personnelle, je n'arrivais plus à peindre... alors j'ai embarqué dans la navette pour Alger et j'ai effectué des allers-retours. Entre deux rives, en mer, l'inspiration est revenue. J'étais confrontée à l'actualité dramatique des migrants qui tentaient de traverser la Méditerranée, aux flux d'images diffusées sans cesse sur les écrans. C'était d'une grande violence, on était dans le spectaculaire. Pour moi, il manquait du temps, de l'espace pour pouvoir analyser ces images. En peinture, on ne regarde pas les événements de la même manière. C'était ma façon de témoigner de cette tragédie. Pour la première fois aussi, la figure humaine apparaissait dans mon travail. Avant cela, je ne peignais que des paysages sombres, désertés et pas de visages...

Vous avez également peint une série de portraits d'Isabelle Eberhardt, écrivaine suisse au destin fulgurant... [Elle s'installa en 1897 en Algérie, se convertit à l'islam, fut correspondante de guerre... Elle est morte à 27 ans, engloutie dans sa demeure lors d'un violent orage dans le désert algérien, ndlr.]

C.T. : Elle était libre, insoumise. En Algérie, elle s'habillait parfois en homme... Depuis cinq ans, c'est une des rares figures récurrentes dans mon travail. La liberté, c'est quelque chose qu'on a

naturellement étant enfant et que l'on peut perdre ensuite à cause des règles imposées par la société. Dans ma toile *Les Débutantes*, j'ai peint des jeunes filles lors de bals mondains, engoncées dans des robes qui les recouvrent presque jusqu'à l'écoeurement. J'exprime cette violence des vêtements apposés sur des corps d'enfants ou d'adolescentes parfois contre leur volonté. J'aimerais bien que l'on se rappelle que tout est costume. Avec Isabelle Eberhardt, je retrouve cette idée-là : en fonction de ce qu'elle écrit, d'où elle se trouve, de ses humeurs, elle choisit un costume ou un autre, mais, elle, c'est avec une grande liberté.

Vous vivez depuis 2015 à Los Angeles (Californie) et vous peignez dans votre atelier situé dans une friche industrielle...

C.T. : Ici, tout est plus vaste. C'est un grand hangar, je ne vois pas autre chose que le ciel. J'ai mon rituel : je ferme la porte à clé, je descends les rideaux mécaniques, je me claquemure à l'intérieur. Juste avant de livrer mes tableaux, je peins en silence des jours et des nuits jusqu'à l'épuisement. Pour préparer l'exposition de Paris, j'ai dû travailler sur vingt-cinq toiles de formats très variables en même temps. C'est comme un peloton de cyclistes, il ne faut pas qu'il y en ait une qui se retrouve dans la file derrière. Ce que j'apprends d'une toile va servir aux autres... Je suis comme un boxeur ou un joueur d'escrime, toujours en mouvement. ●

{ POUR ALLER PLUS LOIN }

I am crying because you are not crying. de Claire Tabouret. Galerie Almine-Rech, à Paris (3^e), jusqu'au 6 octobre. Château de Boisgeloup, à Gisors (27), dans l'atelier de sculpture de Pablo Picasso, les 27 et 28 octobre, les 3 et 4 novembre.

Les Veilleurs. à la Collection Lambert, à Avignon (84), jusqu'au 4 novembre. *Exposition collective* au Musée d'art et d'archéologie d'Aurillac (15), jusqu'au 3 novembre.